

La ville

La ville, quand elle s'étirait vers le sud, au-delà de la gare, était scindée par les rails : d'un côté la Fuye, le vieux quartier des cheminots, avec ses petites maisons surélevées par crainte des inondations, et de l'autre le quartier des pauvres, la Varenne, dont les immeubles semblaient posés dans tous les sens, des sortes de Lego géants, comme si les urbanistes avaient voulu mettre une originalité dans la disposition plutôt que dans l'architecture. Parfois, le soir, un hélicoptère de la police éclairait de son projecteur quelques gamins qui couraient dans le labyrinthe, enjambant des dalles et des herbes folles. On voyait la machine tourner un peu plus loin, reprenant son souffle pour poursuivre la traque, dont on trouverait un écho dans *La Nouvelle République* le lendemain.

Une passerelle reliait les deux quartiers, en surplomb des TGV filant vers la capitale. Une station-service jouait le rôle de repoussoir : on y trafiquait, toute la ville le savait, si bien qu'on se demandait comment un quelconque dealer pouvait

encore envisager d'y travailler dans la discrétion.

Cette proximité presque dangereuse avait donné au premier quartier une chance particulière ; car, moins cher, il se permettait d'afficher quelques troquets et boutiques modernes. Les agences immobilières lui promettaient un avenir bobo, un renouveau, avec des écoles anciennes si charmantes et quelques centimètres gagnés sur le bitume où l'on faisait pousser des fleurs. Problème : les maisons des cheminots étaient petites, avec deux chambres étroites à l'étage. Le terrain par derrière ne suffisait pas à l'ardeur jardinière des éventuels acquéreurs. Cela ne prenait pas vraiment. Il aurait fallu une joliesse minimale, et à part quelques maisons, l'ensemble sentait un abandon un peu gris.

Le quartier restait donc dans un entre-deux, comme voué à l'hésitation, des vieilles dames en blouse de Nylon croisaient de jeunes hommes à barbe et chignon au marché de la place, même si, chacun ayant choisi son heure, le mélange semblait ne pas vouloir prendre. Un petit salon de coiffure avait ouvert avec un simple bac pour un seul client à la fois, ce que souhaitait la coiffeuse. Elle racontait sans le vouloir l'évolution du quartier.

De l'ancienne époque où les cafés résonnaient d'histoires de trains et de rails, il ne restait plus rien. Les cafés avaient fermé, sauf autour de la

petite place : un peu de vie s'y organisait. Mais, à part les deux matinées où les tréteaux se dressaient, le vide du lieu amplifiait sa béance rectangulaire, juste bordée de voitures.

On se côtoyait, donc. Et encore, plutôt dans l'imaginaire que dans la réalité.

En marchant quinze minutes, on rejoignait le centre avec ses magasins de vêtements, ses rues à restaurants, les grands arbres devant la mairie. Au loin, des tours claires indiquaient le Nord, en léger surplomb, éloignées jadis mais maintenant proches des commerces chics grâce au tram. Un melting-pot envahissait les rues piétonnières, une mondialisation à petite échelle, mais le soir chacun regagnait sa classe sociale et son quartier, à vrai dire, c'est la même chose.

La Fuye présentait donc des avantages : proche du centre, préservé de la Varenne par les rails et surtout constitué essentiellement d'habitats individuels. Mais il aurait fallu détruire ces maisons trop semblables, en reconstruire d'autres plus originales, cela rendait l'affaire coûteuse. Alors on voyait çà et là des extensions en bois, des étages surélevés, des vérandas empiétant sur les marches de l'entrée. On finissait par se convaincre qu'on vivait surtout à l'intérieur et que par conséquent l'aspect hétéroclite de la construction ne gênait pas. L'ensemble perdait de sa cohésion et de sa

chaleur. Plus grand monde sur les perrons pour fumer une cigarette, boire un café en discutant. On aménageait le jardinet à l'arrière, trois tomates, un rosier, séparé des voisins par un muret, et ainsi allait la nouvelle vie du quartier. Les agents immobiliers continuaient de vanter une gentrification qui ne viendrait peut-être pas.

On se gardait bien de parler trop souvent de la crue. Seule *La Nouvelle République* s'en inquiétait. La ville s'était construite sur un lieu étroit entre deux rivières qui avaient leurs humeurs, et l'ancien quartier des cheminots, légèrement en creux, avait déjà souffert au siècle précédent du phénomène de la cuvette. Dans les études il serait le premier touché par un débordement des deux fleuves qui embrassaient la ville. Or les embrassades dissimulent parfois des étouffements à venir, et si depuis cent cinquante ans les eaux étaient restées tranquilles, on ne savait pas quand viendrait la prochaine inondation, et si la piètre surélévation des maisons suffirait cette fois encore à sauver les premiers étages. Le journal expliquait quels endroits précis, contraints par la force des eaux, verraient leurs murs éventrés lors de la rupture de la digue.

Tout cela démontrait l'incroyable capacité humaine à survivre aux risques, aux prophètes de mauvais augure, parce qu'on ne sait jamais si

l'horrible va advenir, et qu'il n'y a donc pas trente-six solutions, ou se barricader sur des monts fortifiés, ou continuer à faire son marché avec son panier et ses bonjours. Les habitants du quartier avaient choisi.

Chacun croit vivre normalement. Chacun vit sur la ligne d'un prochain séisme, mais ça va bien. On boit un verre en terrasse et des hommes en noir arrivent avec des kalachnikovs et tirent et demain on reprendra un verre un peu plus loin. On parle de courage là où il ne s'agit peut-être que d'une toute petite imagination.

Sa propre maison avec de l'eau jusqu'au premier étage? Non. Pas possible. Depuis 1876 des générations avaient vécu normalement dans le quartier, à sec, ou presque, un peu d'eau dans les caves lors de certains hivers pluvieux. Depuis peu les médias parlaient de plus en plus de la crue, la faute au réchauffement climatique, on frissonnait un instant. Que faire d'autre. La vie, c'est comme ça, on existe à marche forcée.